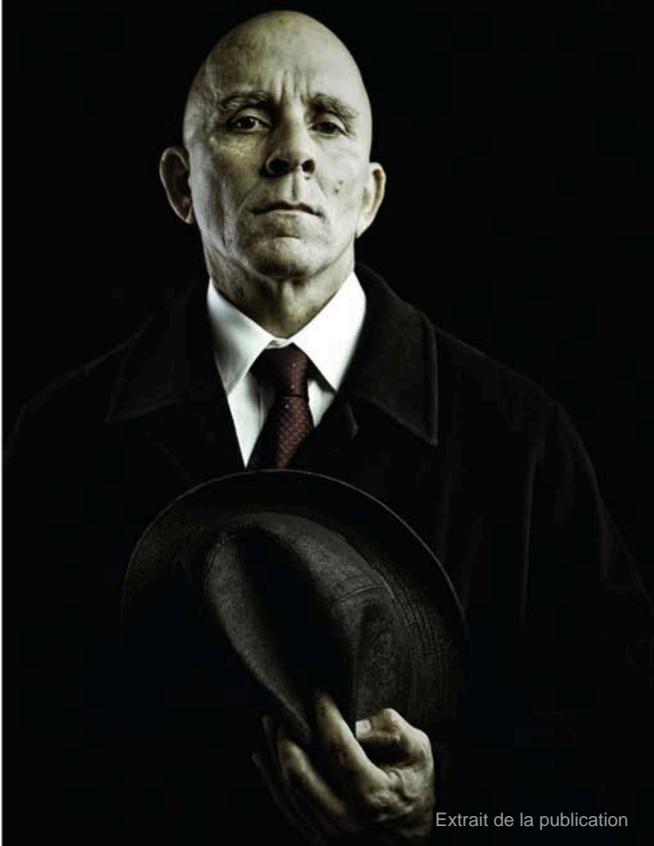


Francesco De Filippo

L'Offense

Métailié

N O I R



Extrait de la publication

BIBLIOTHÈQUE ITALIENNE
Dirigée par Serge Quadrupani

L'OFFENSE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Naufrageur, 2007

Francesco DE FILIPPO

L'OFFENSE

*Traduit de l'italien
par Serge Quadruppani*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2011

Titre original: *Sfregio*

© Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan, 2006

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2011

ISBN: 978-2-86424-735-7

ISSN: 1264-5834

*À Andrea Camilleri,
avec l'harmonie affectueuse du disciple
qui s'accorde avec son mentor*

À Svel

*À Paolo Cecere,
mon frère*

Aux Napolitains

Ceci est une partie,
Puis il y a tout le reste de la ville.

GENNARINO

Moi, je ne travaille pas. Je m'en sors.

Dans le sens que* je n'ai pas un travail de bureau que j'entre, disons comme ça, à huit heures vingt et que je finis à une heure un quart et puis je reprends à deux heures et demie et je sors à cinq heures vingt-cinq. Non, moi je fais aut'e chose, même si peut-être je travaille plus que quelqu'un qui fait un horaire, disons comme ça, normal. Peut-être même que c'est plus dur, passque celui qui fait un horaire normal, quand il n'est pas au bureau, il peut s'en foutre régulièrement de n'importe quelle question de travail, alors que moi, je suis toujours llà, toujours à disposition. Quand il le faut, moi, j'y va, je fonce: que ça soit à Milan, à la mmer, à New York ou chez moi.

“Mais toi, t'as le couvert assuré”, m'a dit Peppino Sangsue, qu'est un cousin lointain à ma femme, qu'a trois familles, huit minots et qu'a jamais voulu marnier. Vous, vous lui auriez répondu? Moi, j'y ai pas répondu, qu'est-ce que j'y pouvais répondre? Çui-là, il est toute la journée à la salle des paris et au bar de Manfredino, à Stella, le quartier, il est là qui achète et vend des faux portables, sans connexion, et des puces clonées pour prendre tous les satellites. Ça peut choper même la télévision australienne, mais, avé ses portables, t'appelles même pas *'o piano 'e sotto*, l'étage d'en dessous.

* Ici commencent les déformations du français standard par lesquelles le traducteur tente de rendre celles qu'apportent les Napolitains à l'italien standard. Ailleurs, on utilisera des régionalismes du Sud de la France, ailleurs encore on citera des expressions napolitaines immédiatement suivies de leur traduction. La traduction est un long, immense et raisonné dérèglement du bon français. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Moi, au contraire, je suis toute la journée à disposition.

Le matin, je me réveille tôt puisque j'aime pas que ma femme Pamela, elle ait déjà nettoyé la maison et mené les minots à l'école, et que moi je sois encore au lit. Alors, après qu'elle m'a porté le café, ça oui, *dint 'o lieto*, dans le lit, je me lève, je vérifie que mon portable est chargé et marche, qu'il n'est pas arrivé des messages, et je me lave bien bien. Si pendant que je bois 'o café, Pamela n'a pas ouvert la fenêtre et qu'elle a encore la chemise de nuit et vient balayer d'abord près de la table de nuit et se plie en avant puis en arrière, alors ça veut dire qu'elle veut faire l'ammour. C'est bon, le matin, je la prends par les hanches, je me l'emmène au lit ou sur une chaise et je me fais une belle *sciammerja*. Elle se dégage, se tord mais c'est pour faire semblant. Ça lui plaît que je la prenne comme ça, je la vaincs et je l'oblige, je prends le dessus et je me fais faire tout ce que je veux. Passqu'elle, elle aime tout, suffit que je l'oblige.

Bref, *sciammerja* ou pas *sciammerja*, je m'habille et me prépare. Je sors le scooter que je gare près du lit, je salue Totore 'o contrebandier, le dernier dans toute la ville qui vend encore 'e Pall Mall vertes, va savoir où il les fabrique, et je me fais un premier tour du quartier. Totore est toujours llà, matin et soir, le visage collé à la vitre qu'on dirait un berger de la crèche, im-mo-bi-le. Tu sors et tu le trouves llà, tu reviens et il est toujours llà, tu te mets à la fenêtre et tu le vois qui te regarde, que tu te dis, mais putain, çui-là, y dort pas, y pisse pas? il fait même pas la cuisine. Qu'est-ce qu'y fait, y mange pas? Sa vie est derrière cette vitre, à voir qu'est-ce qui se passe dedans la ruelle Vingt-quatre-mai. Il est devenu comme ça depuis qu'il a eu l'accident avec le bateau à moteur, depuis il peut plus conduire, il doit rester chez lui sans bouger. Qu'est-ce tu peux lui faire faire, à un type que l'hélice, elle lui a tranché les deux jambes?

Mais don Mimì La Spérance le garde quand même. Il l'a fait soigner à ses frais et il lui a dit: "*Guaglio*", mon gars, tu peux pus bouger, reste derrière la fenêtre et si tu vois quelque

chose de bizarre, tu m'avertis. Bref, tu me fais la sentinelle, t'as compris?"

Et Totore avait fait ça, il s'était mis derrière la fenêtre et il avait fait la vigie. Lui, il lui a sauvé la vie à son fils, à don Mimì, il avait sauvé la vie à Ciccillo Maserati – on l'appelait comme ça passqu'il courait toujours – le soir où trois de la bande de Pianura l'attendaient dedans une entrée. Totore les avait vus et il avait appelé, mais don Mimì était pas là, et il avait pas non plus trouvé Stefano, son garde du corps. Alors Totore avait attendu et, quand il entendit la moto de Maserati, il sortit le pistolet et tira deux coups en l'air. Personne savait que Totore 'ò contrebandier avait le pistolet. En tout cas, Ciccillo comprit et fit marche arrière, mais les trois de Pianura aussi comprirent et ils tirèrent contre le *basso** de Totore. Ils le touchèrent pas mais qui sait ce qu'ils lui auraient fait si n'étaient intervenus les fils de 'Ndonettina, qui se trouvaient dans le billard d'à côté et qui arrivèrent en courant avec quatre ou cinq types de la salle de jeu. Les trois de Pianura eurent le temps de s'enfuir, parce que le Quartier était en train de se fermer et s'ils restaient dedans, ça chauffait pour eux: d'abord, ils les faisaient parler et ensuite ils les mangeaient en petits morceaux.

C'était une autre époque, don Mimì La Spérance lui augmenta la mensualité et, chaque semaine, il lui envoyait chez lui Fiorella, la putain la plus belle qu'il avait, et elle restait toute la nuit dedans le *basso*, elle s'en allait au matin et Totore 'ò contrebandier, mon cul que tu le voyais à la fenêtre le lendemain. Celle-là, elle le suçait à fond qu'elle lui laissait pas une 'tincelle de force. Le lendemain seulement on le revoyait, avec une sombre tronche d'enterrement toute défaite et des cernes bleuâtres. Mais il était heureux: tu lui disais bonjour et, lui, il levait le menton.

* Minuscule logement des quartiers pauvres du sud de l'Italie, en rez-de-chaussée, constitué d'une ou deux pièces et souvent éclairé seulement par la porte de plain-pied dans la rue.

Et puis, don Mimì La Spérance, les types de la bande de Materdei l'ont buté, Fiorella on l'a plus revue, si même elle est encore vivante, et Totore 'ò contrebandier est resté llà, derrière la vitre. Maintenant, y doit avoir plus de soixante ans et ça fait vingt ans qu'y te répond plus quand tu lui dis bonjour. Mais gare à toi si au moins tu croises pas son regard, y se met en colère et, toutes les fois que tu passes, il te regarde fixement comme un vautour. Sûr qu'y te balance aussi quelque blasphème.

En tout cas, même si je passe cent fois par jour, à chaque coup je le regarde et de temps en temps je lui fais même un signe.

Bref, le matin, je prends ce putain de scooter et la première chose que je fais, je passe chez Paolino Sansvergogne. Je ralentis et je klaxonne quand j'arrive devant, si personne met la tête à la fenêtre et crie, alors je continue et je m'en vais à mes affaires : c'est comme si je pointais.

Va le lui expliquer, à Peppino Sangsue. Moi je suis toujours dedans 'ò Quartier, mais si je vais dehors, la veille, ou mieux encore deux jours avant, je passe devant chez Paolino bien cinq ou six fois jusqu'à ce que Tonino se mette à la fenêtre avec sa grosse tronche de garde du corps et le regard très mauvais et lui aussi, il parle pas, il lève le menton d'un air interrogatif, comme pour dire : "*Che bbuo*, qu'esse tu veux?", et il regarde autour de lui d'un air soupçonneux. Moi, je m'approche et, à mi-voix, je lui dis : "Demain, je suis pas là", ou bien, je sais pas, "Je pars une semaine". Et lui, selon ce que je lui ai dit, il me balance : "Et va te faire foutre!" ou "Garde le portable allumé!", et il rentre sa tronche.

Peppino Sangsue, beuaark! moi, la journée, je me la gagne à la sueur de mon front. Pas comme lui qu'une fois sur deux il doit partir en courant quand y'a quelqu'un qui revient pour le dérouiller parce qu'il l'a arnaqué. Qu'ils lui démontent la tronche, on s'en branle.

De temps en temps, dans le Quartier, y'a un vieux gaga qui gueule toujours la même phrase : "Venez... venez... ça, c'est

le pays du soleil... Ça, c'est le pays de Donaldo et de Mickeyla, venez, venez... y'a de la place pour tout le monde..."

Moi, je le regarde, ce vieux crétin, je tourne la tête en conduisant, je croise le regard de Ninetta qui sort du *basso*:

– Nine', mais ce vieux con répète toujours la même chose.

– Qu'esse tu veux faire, Gennari' ? À lui, 'o cerveau, il s'est arrêté, elle me répond et elle sourit.

Je la suis du regard pendant qu'elle dandine du cul. Je me la boufferais toute crue mais elle se fait baiser par l'autre con de *cammesaro*, de chemisier qui a une boutique. Il lui fait faire la vendeuse et en échange...

Alors, le matin, moi je passe devant â maison de Paolino, je donne un coup de klaxon... s'il se passe rien, sans m'arrêter, je tourne sur moi-même dans un habile gymkhana entre autos et piétons dans un espace très étroit, je repasse devant la fenêtre... et j'attends moteur allumé: ou je lève la roue avant ou alors je fais des petites acrobaties. S'il ne se passe toujours rien, ça veut dire qu'il n'y a rien à faire.

Comme ça, ce matin-là, j'allai chez ma belle-mère, passque celle-là, la maman de Pamela, elle est folle de moi, elle demande toujours après moi. Elle voulait que je l'accompagne à la caisse de retraite pour sa pension, il y a deux mois, et j'y suis pas encore allé. Donc, je sonnai à l'intérieur de l'immeuble avec mon klaxon. Parce que l'entrée était grande et on pouvait entrer avec un scooter. Ça résonne quand on klaxonne à l'intérieur d'un immeuble. Dans la centaine de poutres de fer qui empêchent la chute du bâtiment depuis le tremblement de terre de 1980, quand j'étais à peine né, le klaxon fait un bordel exagéré.

De sous l'escalier, par une porte de fer ouverte, montaient le bruit de dizaines de machines à coudre au travail et une chaleur humide. Quand je klaxonnai de nouveau passque la belle-mère entendait rien, vu qu'elle est un peu sourde, émergea de l'obscurité de sous l'escalier, en veste et pantalon noir, Yang-o-Jia, qu'on appelle "Jangogial". Il est pas sympathique,

’o Chinois, il fait du kung-fu, il a un pistolet et deux couteaux, y rit jamais et il est toujours en colère. Alors je le saluai sans parler, mais derrière lui vint aussi son collègue, “Mao Tsé-toung”, comme tout le monde l’appelait vu qu’il avait un nom incompréhensible.

– Maotsétou’, comment ça va? je lui demandai passque lui, il est sympathique.

– Bien, très bien, mais tlavail, tlavail, tlavail, tlop tlavail dans cette ville.

– Mais tu te fais un paquet ’e sorde, de sous, non? ’E sord’, Maotsétou’, l’argent, les euri, t’as compris?

– Compris, compris, beaucoup de sous mais pas beaucoup poul moi, tout pour olganisation.

– *Vabbuo’ ja*, c’est bon, va, maintenant tu veux me faire croire que t’es un pauvre malheureux, t’as combien de gens qui travaillent là-dessous, là?

– Vingt-six, que des femmes.

– Vingt-six? Mais là-dessous, y’a grand maximum la place pour dix personnes, douze disons, y’a même pas de fenêtré... tu les fais mourir, Maotsétou’...

– Pas moulil, non. Vivle, vivle et tlavailler. Tleize heures de tlavail, une pause et puis dolmir. Nous payé voyage pour venil de Chine et nous non donné algent glatis. Elles, demandé venil en Italie et moi je dis, bon bien, moi je t’emmène en Italie mais vingt mille eulo, les donner avec tlavail. La dette finie... en Italie avec le pelmis de séjoul, tout légulier, tout légulier.

– Maotsétou’, mais ces femmes, là, pour te donner à ttoi vingt mille euri, elles doivent marner cent ans. Tu les fais mourir... Écoute, Maotsétou’, mais... une belle petite Chinoise, hein, tu comprends?

– Pas baiser, pas baiser, Gennali’. Rien que tlavailler, ici, pas baiser. Pour baiser, au port, au port. Là mon flère a des filles. Des belles filles mais pas baiser avec des Italiens, rien que des Chinois, seulement poul Chinois.

– Allez, quoi, Maotsétou', combien tu veux? Juste une fois, une belle petite Chinoise.

– Ta belle-mère sait que tu veux baiser petite Chinoise? Moi pas le dile, mais elle, elle le sait? En tout cas si toi t'aimes les petites Chinoises, moi j'offle une fois belle petite Chinoise. Si ça te plaît, tu paies à partir de la deuxième fois, ça va? Mais tu le dile à personne. Toi sympathique, mais le dile à personne. Ça, seclét, d'accord?

– Maotsétou', je suis muet comme une tombe, ça va? Tu sais ce que c'est, une tombe? Où on met les morts. Les morts, Maotsétou', tu sais ce que c'est, les morts? Silencieux, muets, pas un mot. *Vabbuo'*, ça va? Salut, Maotsétou', moi je vais chez ma belle-mère. À la revoyure.

– Bonne joulnée, Gennali'.

Putain, y savait tout sur tout le monde, Mao Tsétoung. Comment y faisait? Y restait llà dessous dans le noir, à respirer le bruit et la sueur vingt heures par jour et y sortait jamais cette tronche jaune même pas pour bouffer, et pourtant il savait ce qui se passait dehors. T'y crois, toi, qu'il s'en baisait pas deux-trois de ces petites esclaves qu'il gardait llà-dessous? Jangogiàl et lui et les autres amis, ils faisaient ce qu'ils voulaient. Personne les dérangeait, c'était le contrat. Pactes clairs, amitiés longues. Eux ils étaient llà et personne leur cassait les ccouilles, en échange ils devaient pas se montrer et payer un paquet de blé. Et eux, ils payaient, et comment qu'ils payaient. Des tas de fric et ponctuellement. Au comptant, comme convenu. Cinq mille euri pour un endroit à peine plus grand qu'un placard, humide, à cinq mètres de profondeur et sans air. Et, ce fondu, il y gardait vingt-six gonzesses, bon d'accord, les Chinoises sont petitounes, mais vingt-six êtres humains, même s'ils sont petitounets, c'est toujours vingt-six êtres humains. Plus lui et Jang, qui contrôlaient, vingt-huit. C'est pour ça qu'ils étaient si secs, des anchois c'étaient, très maigres.

Bref, un accord bon pour tous les deux. C'est pour ça que don Rafele avait tant insisté avec ma belle-mère.

Francesco De Filippo

L'Offense

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SERGE QUADRUPPANI

Peut-on gagner sa vie sans être mafieux quand on naît dans les quartiers populaires de Naples? À 21 ans, Gennaro le voudrait bien. Mais le voilà convoqué par don Rafele, le parrain du quartier – et pas seulement du quartier, comme le garçon va le découvrir. Placé sous la surveillance de Paolino, l'effroyable colosse aux baroques pulsions, il connaîtra de près, dans leurs hideux détails, les trafics mondiaux de drogues, d'armes, d'êtres humains. Sa route croise celle d'agitateurs camorristes au service du maire, d'une tribu africaine avec son roi et son lion régnant sur les souterrains de la ville, d'une putain sud-américaine miraculeusement pure, d'une mère écrasée par l'élimination de son jeune enfant qui a vu ce qu'il ne devait pas voir.

Gennaro se détache de sa femme et de ses deux enfants, et, quand éclate la guerre des clans, le gamin des rues, l'as des virées en scooter se transforme.

Servi par la riche et savoureuse langue du petit peuple napolitain, ce récit nous plonge dans les entrailles noires du Système planétaire, avant de nous amener sur les toits d'une des plus belles cités du monde, d'où Gennaro cherchera la possibilité de la rédemption.

Francesco De Filippo est né à Naples en 1960. Il est journaliste à l'agence ANSA et vit à Rome. Il est l'auteur de trois romans.

Éditions Métailié
20 rue des Grands Augustins 75 006 Paris
www.editions-metailie.com



Design VPC
Photo © Roberto A. Sanchez/Getty Images
ISBN : 978-2-86424-735-7

20 €
Diffusion Seuil
Imprimé en France